

SOPHIE JOMAIN

Il était une fois...

# D'un commun accord

ROMAN

  
CHARLESTON  
POCHE

# SOPHIE JOMAIN

## D'UN COMMUN ACCORD

« Bienvenue à l'aéroport de Paris Charles-de-Gaulle. Le ciel est dégagé et la température au sol est de 19 degrés. Nous vous prions de rester assis et attachés jusqu'à l'extinction du signal. »

Jane Stewart a imaginé des milliers de fois le jour où elle reviendrait à Paris et où elle reverrait Martin. Elle sait quoi lui dire, de quelle manière le regarder, où éviter de poser les yeux, mais elle n'est pas prête. Car si elle est décidée à laisser le passé derrière eux, Martin, lui, voudra l'affronter, à n'en pas douter.

Prendront-ils les choses là où ils les ont laissées avant que leur vie ne vole en éclats, avant le crime dont elle s'est rendue coupable ?

Il est trop tard pour réfléchir, elle ne peut plus reculer.

Sophie Jomain nous propose un roman sensuel et envoûtant qui met en scène une relation où le désir de vengeance de l'un répond à la culpabilité de l'autre...

Figure incontournable de la scène littéraire francophone, **Sophie Jomain** a écrit plus de vingt-cinq romans allant de la littérature fantastique à la comédie en passant par le roman contemporain. Librement inspiré du *Vaillant Soldat de plomb* de Hans Christian Andersen, ce roman est le deuxième volume de la série *Il était une fois...*, avec laquelle Sophie Jomain réinvente les contes de fées de notre enfance. Le premier opus, *Cherche jeune femme avisée*, est paru aux éditions Charleston.

Texte intégral

ISBN : 978-2-38529-008-5



9 782385 290085

**8,90 euros**  
Prix TTC France

Rayon : Littérature  
française



**C**  
CHARLESTON  
POCHE

[www.editionscharleston.fr](http://www.editionscharleston.fr)

D'UN COMMUN  
ACCORD

De la même autrice, aux éditions Charleston  
*M'asseoir cinq minutes avec toi*, 2021  
*Les étoiles brillent plus fort en hiver*, 2021  
*Les tortues ne fêtent pas Noël sous la neige*, 2022  
*Les perce-neige s'éveillent sous les flocons*, 2022  
*Le Dernier Sommeil de l'ourse*, 2023  
*Cherche jeune femme avisée*, 2023

© Éditions J'ai lu, 2015

© Charleston, une marque des éditions Leduc, 2023  
10, place des Cinq-Martyrs-du-Lycée-Buffon  
75015 Paris – France  
[www.editionscharleston.fr](http://www.editionscharleston.fr)

ISBN : 978-2-38529-008-5

Maquette : Patrick Leleux PAO

Pour suivre notre actualité, rejoignez-nous sur Facebook  
(Éditions.Charleston), sur Twitter (@LillyCharleston)  
et sur Instagram (@editionscharleston) !

**Charleston s'engage pour une fabrication écoresponsable !**  
Amoureux des livres, nous sommes soucieux de l'impact de notre  
passion et choisissons nos imprimeurs avec la plus grande atten-  
tion pour que nos ouvrages soient imprimés sur du papier issu  
de forêts gérées durablement.

Sophie Jomain

D'UN COMMUN  
ACCORD

Roman

J'ai  
Lu



*Un grand merci à Matthieu Casanova, Ludivine Le Hir et Adeline Dias pour les précieuses informations médicales qu'ils m'ont livrées, leurs conseils et le temps qu'ils m'ont consacré. Sans vous, j'aurais à moitié moins bien mené ce projet à son terme.*

*J'en profite pour claquer une bise à mes deux super relectrices qui se reconnaîtront.*





## AVANT-PROPOS

Il y a des textes qu'on écrit spontanément. On dépeint les personnages tels qu'on les imagine, avec leurs forces, leurs failles, leurs terribles travers. *D'un commun accord* en fait partie. Il montre ces relations toxiques et inimaginables dont on entend parler, mais dont on ne se rend pas compte quand on les vit. C'est pourquoi je vous offre un roman sulfureux et sans filtre, parfois condamnable, loin de la normalité d'une relation amoureuse telle que nous l'imaginons.

Presque dix ans plus tard, ce texte est réédité en poche et à sa relecture, il m'a toutefois semblé nécessaire de reprendre certains passages, afin qu'ils correspondent un peu plus à mon évolution. Je les ai donc atténués tout en conservant le cœur de cette relation dévorante et parfois destructrice entre Jane et Martin.

Ce roman, qui s'inspire de l'amour impossible entre la danseuse et le vaillant soldat de plomb du conte d'Andersen, montre que tout est réalisable quand on ouvre les yeux.

Sophie Jomain



## PROLOGUE

— **P**rends-moi, ordonna Jane d'une voix rauque de désir.

Martin posa tranquillement sa veste sur le capot de la Mercedes décapotable et se retourna avec une lenteur étudiée. D'un regard lascif, il suivit les courbes du corps exceptionnellement mince et harmonieux de Jane. En pleine nature, debout devant lui, juchée sur des talons aiguilles et sans rien sur le dos, elle s'apparentait à une créature sortie tout droit de l'enfer pour le piéger. Il s'attarda sur son pubis entièrement épilé, sur la tache de naissance café au lait qu'elle portait juste au-dessus de l'aîne gauche, sur ses jambes interminables, et remonta vers ses seins ronds et dorés.

Jane se caressa l'intérieur des cuisses. Elle était douée de persuasion, mais il n'avait pas besoin de ça pour céder. Il avait envie d'elle.

— Demande plus gentiment, dit-il sans la quitter des yeux, et peut-être que je te baiserais.

La jeune femme fit une moue boudeuse et croisa les bras sur sa poitrine.

— Tu gâches tout !

Un sourire fleurit sur les lèvres de Martin. « Arrêtons-nous ici, j'ai besoin de faire pipi. » C'était ce qu'elle avait prétendu. Ils s'étaient garés derrière un bosquet, il l'avait attendue dehors pendant qu'elle s'isolait, puis elle était réapparue, intégralement nue. Jane n'avait jamais eu l'intention de se soulager. Tout du moins, pas de cette façon-là.

Le sexe.

Son sexe à lui. C'était tout ce qu'elle voulait.

Il aimait ça.

— Approche.

Elle s'humecta les lèvres et fit quelques pas chauloupés dans sa direction, une lueur victorieuse dans le regard. Quand elle fut devant lui, il la saisit brusquement par la taille pour la hisser sur le capot de la voiture avant de lui écarter les cuisses. Pas de tendresse entre eux, pas d'amour, pas de mièvreries. Jamais. Juste du plaisir. Brut.

— Tu prends des risques, susurra-t-il. Quelqu'un pourrait venir.

Jane regarda autour d'elle, évalua les sous-bois sous lesquels ils étaient cachés, la lumière du jour décroissante, le chemin de terre qui y menait, la route à proximité, et haussa les épaules.

— Dans ce trou paumé ?

Martin sourit.

— Il y a des gens qui aiment les trous paumés.

Jane mit les mains autour des hanches du jeune homme et se colla à lui.

— Alors grand bien fasse à celui qui nous surprendra.

Elle se pencha et lui mordilla le lobe de l'oreille. Il grogna quand il sentit qu'elle le gratifiait de petits coups de langue agiles.

— Qu'est-ce que tu attends ? souffla-t-elle.

C'était ce qu'il aimait chez elle, sa résolution. Elle savait ce qu'elle voulait, elle allait droit au but, toujours, et c'était exactement ce qu'il s'apprêtait à faire aussi. Martin passa une paume derrière le dos de Jane et fit glisser ses doigts le long de sa colonne vertébrale, de bas en haut. Elle frissonna. Cette fille était un feu ardent.

— Martin, *please, please!*

D'un mouvement habile, il tira d'un coup sec sur les boutons de son jean, attrapa un préservatif dans sa poche arrière et l'enfila sans tarder. Il grogna quand il fut en Jane.

— *Yes, yes, yes!*

Elle bascula en avant, s'enroula autour de ses hanches et s'agrippa à ses épaules qu'elle griffa sauvagement.

C'était ainsi qu'ils vivaient le sexe, et pas autrement. Agressif, insoumis, inextinguible. Et même s'il la prenait avec toute l'ardeur dont il était capable, Martin avait encore faim d'elle. Elle le rendait fou.

— *I'm coming\**, souffla-t-elle en appuyant le front contre sa clavicule. *I'm coming...*

Avec Jane, ils ne faisaient jamais durer leurs ébats très longtemps. Ce n'était pas ce qu'elle attendait de lui. Ce qu'elle aimait par-dessus tout, c'était le réanimer, le ramener à la vie. À bien des égards, Jane était une chasseuse, lui le gibier consentant, et ce soir, il se laisserait attraper autant de fois qu'il

---

\* Je vais jouir.

lui serait possible de l'être. En attendant, il allait la savourer encore un peu, son amazone indomptable.

Martin finit par sentir les prémices de l'orgasme picoter le creux de ses reins, le bas de son ventre. Il crispa les mains autour de la taille de Jane, serra les mâchoires, résista quelques secondes, et, quand il ne tint plus, explosa. Il lui donna un long baiser sauvage dans lequel elle pouvait goûter toute l'intensité de son plaisir. Le souffle court, il trembla de tous ses membres, puis la tempête s'apaisa. Jane rejeta la tête en arrière et laissa filer un petit rire satisfait.

— Les Français sont incomparables !

— Content de l'apprendre, s'amusa-t-il en se rajustant.

Puis il glissa un regard sur sa compagne et s'attarda un instant sur ses seins tendus.

— Tu devrais t'habiller, à présent. Si les Français sont chauds, ce n'est pas forcément le cas de leurs soirées d'automne.

— Attends ! le retint-elle tandis qu'il s'apprêtait à s'éloigner pour récupérer les vêtements qu'elle avait abandonnés dans les buissons.

Elle lui saisit le poignet, le ramena vers elle, et lui offrit un sourire aguicheur.

— Est-ce que je t'ai satisfait ?

Martin contempla les joues encore roses de l'Américaine, ses grands yeux verts, sa bouche charnue dont le rouge à lèvres avait été avalé par le baiser qu'ils avaient échangé, et plissa les paupières.

— Autant que peut l'espérer un homme, mon trésor, lui assura-t-il.

Et il ne mentait pas.

Jane soupira et se laissa tomber en arrière en ronronnant, envahissant le capot de la décapotable

qu'elle avait louée. Martin admira son corps gracieux en se disant que, s'ils n'avaient pas risqué de rencontrer quelque automobiliste d'un moment à l'autre, il se serait bien laissé tenter une deuxième fois. Il tendit la main pour caresser le ventre doux et ferme de la jeune femme et lui tourna le dos avant de s'enfoncer dans le bosquet. Quand il revint, il tenait les affaires de Jane et lui intima de monter dans la Mercedes – une voiture s'engouffrait dans le chemin. Jane se précipita derrière le volant en riant et enfila sa jupe et son chemisier à la va-vite. Martin s'installa à côté d'elle et attendit qu'elle ait terminé de s'habiller.

— Tes sous-vêtements, lui fit-il remarquer en lui agitant son soutien-gorge et sa culotte sous le nez.

— Cadeau ! gloussa-t-elle avant de démarrer.

Martin attacha sa ceinture et sourit. Depuis que Jane et lui se voyaient, il avait dû récupérer une bonne dizaine d'ensembles, elle les lui laissait chaque fois. La jeune femme appuya sur l'accélérateur et fit crisser les pneus. Dix minutes plus tard, ils roulaient sur la D78 en direction de Paris.

Il était déjà 20 heures, mais les voies étaient encore bien fréquentées et Jane conduisait vite, trop vite.

— Tu devrais ralentir.

L'Américaine éclata de rire.

— Je me fiche pas mal de prendre une convention, Martin !

Il crispa les mâchoires.

— Plus doucement, Jane, je tiens un minimum à la vie.

Elle tourna furtivement la tête pour le regarder, sa bouche formant un rictus étrange.

— On se demande bien pourquoi. Je ne connais rien de plus ennuyeux que ton existence, les moments que nous partageons mis à part.

Jane savait se faire blessante. Elle aimait rabaisser les gens et leur montrer à quel point ils étaient médiocres, mais à cet instant, les piques de la jeune femme ne l'atteignaient pas, il voulait juste qu'elle lève le pied. Il avisa d'abord le feu tricolore qui passait à l'orange, à moins de quatre cents mètres, puis le compteur de la Mercedes qui affichait toujours 110 km/h. Il serra les poings.

— Ralenti ! lui ordonna-t-il d'une voix forte.

— Si je veux !

Il devint rouge de colère.

— Bordel de merde ! Tu vas griller le feu !

— Trouillard ! s'esclaffa-t-elle. Il n'y a personne devant nous !

Et pour le provoquer, elle appuya davantage sur l'accélérateur.

Martin s'agrippa aux accoudoirs, poussa instinctivement les pieds en avant, puis Jane freina brusquement. Martin sentit l'ABS se déclencher et la décapotable ralentir sa course, mais trop tard. Surprise par un chat qui s'élançait subitement sur la route, Jane cria, donna un coup de volant pour l'éviter et perdit le contrôle du véhicule. La Mercedes dérapa, fit un tête-à-queue et glissa sur la chaussée en franchissant le feu rouge avant d'être percutée de plein fouet par une voiture arrivant sur la droite.

Ensuite, tout s'accéléra. Le bruit du métal qui se froisse, l'automobile brinquebalante, la ceinture de sécurité comprimant le thorax de Martin, l'airbag latéral se déclenchant, la douleur aiguë dans sa jambe, dans sa hanche, son bras. Puis plus rien.



Rien d'autre qu'un sifflement de radiateur percé et l'odeur du sang qui se répandait dans l'habitacle. Martin fronça les sourcils, appesanti par l'impression de ne plus rien maîtriser, pas même son propre corps. Il ne pouvait plus bouger.

— Martin... Martin, gémit Jane à côté de lui.

— La fille est consciente ! Appelez les pompiers ! Le SAMU ! ordonnait une voix qui lui paraissait venir de très loin.

— Poussez-vous, poussez-vous ! Ne touchez à rien ! hurlait une autre.

Martin cligna des paupières plusieurs fois. Sa vue était trouble.

— Monsieur ? Monsieur ? Vous m'entendez ?

Il voulut dire quelque chose, bouger, ouvrir la bouche... il en était incapable.

Combien de temps s'était-il écoulé avant que les sirènes des secours retentissent ? Il n'en savait rien, il avait perdu toute notion de la réalité, seuls les sons extérieurs lui parvenaient. Confus. Dissous. Incertains. Quelqu'un s'affairait à démonter la tôle. Peut-être... Il n'était sûr de rien. Où était Jane ? Il ne l'entendait plus. Martin n'eut pas l'occasion d'y penser une seconde fois : on lui appliquait un masque sur le visage, quelque chose autour de son cou. L'instant d'après, engourdi par une torpeur étrange, il perdit connaissance.

Lorsque Martin ouvrit les yeux, il faisait jour, et il comprit sans peine qu'il se trouvait dans une chambre d'hôpital. Le plafond blanc, un bip de monitoring, l'odeur, les barrières du lit, les lunettes à oxygène qui lui chatouillaient les narines... Pas de doute. Il se souvenait vaguement s'être réveillé

plusieurs fois, alourdi, sous l'effet des drogues, et surtout, il se souvenait de l'accident. C'était plutôt bon signe. Il fronça les sourcils, en proie à un mal de crâne persistant, et tenta instinctivement de bouger. Très doucement. D'abord la tête, puis les bras, les mains, et enfin les jambes. La gauche du moins, la droite le faisait horriblement souffrir. Il leva mollement la nuque et son regard croisa un arceau couvert d'un drap disposé au pied de son lit. Il se laissa tomber en arrière et ferma les paupières. Il se rappelait la douleur qui avait irradié son tibia au moment de l'impact, et l'odeur du sang qui s'était répandue ensuite. Il tourna légèrement la tête, inspecta ses bras et observa les perfusions qu'on lui avait posées, le petit capteur au bout de son index. Enfin, il remarqua un boîtier qu'on lui avait glissé dans la paume. Une sonnette. Il n'appuya pas immédiatement et essaya de faire le tri parmi les questions qui se bousculaient dans son esprit et semaient la confusion en lui.

Jane... Le feu rouge, son rire, la vitesse, le chat, le crash...

— Sois maudite, maugréa-t-il d'une voix pâteuse.

Certes, il lui en voulait furieusement d'avoir été si irresponsable, inconsciente, et foutrement égoïste, mais pas suffisamment pour souhaiter qu'il lui soit arrivé quelque chose de grave. Et c'est ce qui le poussa à enclencher l'interrupteur de l'alarme. Il ne compta pas vingt secondes avant que quelqu'un n'intervienne. Une petite femme d'une cinquantaine d'années, replète et en blouse blanche, apparut dans l'encadrement de la porte.

— Monsieur Legrand, vous êtes enfin réveillé.

— Hum... marmonna-t-il.

Il se laissa quelques secondes de réflexion et interrogea l'infirmière :

— Je me trouve dans quel hôpital ? Quel jour sommes-nous ? Où est Mlle Stewart ?

Le visage de la quinquagénaire se détendit sensiblement quand elle s'aperçut que Martin possédait encore toute sa mémoire. Elle s'approcha pour l'observer.

— Vous êtes arrivé hier soir. Nous sommes le 25 septembre, il est 8 heures du matin, et vous êtes aux soins intensifs de la clinique Saint-Roch.

Martin se crispa de douleur lorsqu'il essaya de se redresser.

— Mlle Stewart, la jeune femme avec qui j'étais pendant l'accident ? Et celui qui nous a percutés ? Où sont-ils ?

Dans un premier temps, l'infirmière lui toucha le front et ignora sa question.

— Est-ce que vous avez mal ?

— Oui, grommela Martin.

— Où ça ?

— Partout.

Il lui semblait que pas un seul centimètre carré de son corps n'était épargné par les tiraillements.

Silencieusement, la soignante se pencha sur le monitoring pour contrôler le pouls de Martin et l'interrogea sans se déconcentrer.

— Éprouvez-vous des difficultés à respirer ?

Il acquiesça en grimaçant.

— J'ai un point de côté, dit-il en appliquant tant bien que mal la paume sous son aisselle droite.

— Vous avez des côtes cassées, l'informa-t-elle tout en vérifiant les perfusions.

Elle fit une courte pause et reprit :

— Mlle Stewart va bien. Elle a subi quelques lésions, mais rien de grave. Pour plus de sécurité, nous la garderons en observation pendant quelques jours. Quant au second conducteur, par miracle, il est indemne. Votre jambe vous fait-elle souffrir ?

Machinalement, il essaya de la bouger et ressentit un violent élancement dans le mollet qui irradija jusque dans sa cuisse.

— Horriblement, souffla-t-il.

Elle posa sur lui un regard compatissant, puis elle désigna les poches de perfusion derrière lui.

— Un antalgique est diffusé toute la journée pour vous soulager. Toutefois, si la douleur devient trop forte, vous pouvez vous-même vous injecter une dose supplémentaire chaque fois que vous en éprouvez le besoin.

Elle passa délicatement la main sur sa chemise de fracture\* et révéla une petite poire blanche accrochée au tissu par une pince.

— Il vous suffit d'appuyer sur le bouton à l'extrémité. Une pompe électrique est actionnée et dispense de la morphine.

Martin hocha la tête et ne se fit pas prier pour essayer. Il avait un mal de chien.

— Ma jambe... Qu'est-ce que j'ai exactement ? voulut-il savoir.

L'infirmière demeura imperturbable.

— Votre tibia et votre pied ont enduré un lourd traumatisme pendant l'accident. Vous avez subi une intervention chirurgicale cette nuit. Le médecin qui vous a opéré prendra le temps de venir vous voir

---

\* Fameuse chemise ouverte dans le dos dont on vêt les patients dans les hôpitaux.

pour vous apporter plus d'informations avant la fin de sa garde.

— Je... qui a été prévenu ?

Elle lui sourit.

— Deux de vos proches sont dans la salle d'attente. M. de Bérail et Mlle Gêris. Souhaitez-vous que je leur donne de vos nouvelles ?

Martin se frotta les yeux.

— J'aimerais parler à Gab... Mlle Gêris, s'il vous plaît.

L'infirmière hocha la tête.

— Normalement, les visites ne débutent qu'à 13 h 30, mais comme le docteur Houllier est sur une urgence et qu'il ne pourra probablement pas se libérer avant une bonne heure, je vais faire une entorse au règlement et permettre à votre amie de vous rejoindre.

— Je vous remercie, murmura Martin en grimaçant de douleur.

— Je vous en prie. Si vous avez besoin de quoi que ce soit, n'hésitez pas à nous appeler, lui précisa-t-elle avant de quitter la chambre.

— Je n'y manquerai pas.

Martin ferma les paupières et déglutit. Il avait la gorge sèche et la langue plus dure qu'un morceau de bois.

Gabi pénétra dans la pièce à peine cinq minutes plus tard. Elle était livide. Ses cheveux blonds et courts étaient tout ébouriffés et sa tenue froissée. Elle paraissait épuisée. Il était certain qu'elle n'avait pas dormi de la nuit.

— Martin... souffla-t-elle en le découvrant.

Elle s'immobilisa devant le chambranle et porta les mains à ses lèvres pour s'empêcher de pleurer.

— Je suis si moche que ça à voir ? tenta-t-il de plaisanter.

Même s'il ne s'était pas regardé dans un miroir, il se doutait qu'il devait avoir suffisamment de bleus et d'égratignures sur le visage pour que ce soit le cas.

Gabi s'approcha avec autant de précautions que si elle marchait sur des œufs.

— J'ai eu la trouille de ma vie, avoua-t-elle. Nous avons pu discuter avec Jane, elle... elle nous a tout raconté.

Martin fit la grimace. Cette petite conne entendrait parler de lui !

— Comment va-t-elle ? s'enquit-il cependant.

— Elle est sous le choc et terriblement désolée pour ce qu'elle a fait.

— Elle peut... grogna-t-il.

Gabi posa une main fraîche sur le front de Martin pour retirer les mèches blondes qui s'y étaient collées.

— As-tu vu le médecin ?

Il secoua faiblement la tête.

— Pas encore, le monsieur est occupé.

Machinalement, Gabi jeta un œil à l'arceau qui cachait la jambe de Martin.

— En sais-tu plus que moi ? hasarda-t-il.

— Non, lui assura-t-elle.

— Qui m'a fait transporter ici ?

Gabi se passa les doigts dans les cheveux.

— Jane, sur les conseils d'Adrien.

Martin haussa un sourcil. Depuis quand son sort importait-il à Adrien de Bérail ? L'avocat n'avait toujours pas digéré le fait que Martin ait essayé de

lui chiper un vase pour régler ses dettes, quelques semaines plus tôt.

— Eh bien, tu le remercieras d'avoir pensé à mon compte bancaire. J'ose à peine imaginer la note en sortant.

Elle sourit.

— Ne t'inquiète pas pour ça.

S'il n'avait pas été si mal en point, il aurait ri. De Bérail avait-il l'intention de payer pour lui ? Plutôt crever !

Il était sur le point de rétorquer quelque chose quand deux petits coups furent donnés à la porte ouverte. Il s'agissait de l'infirmière.

— Je suis navrée, mademoiselle Géris, mais il va falloir que vous partiez. Le docteur Houllier a pu se libérer plus tôt que prévu, il s'apprête à rendre visite à M. Legrand.

Gabi acquiesça et serra la main de Martin entre ses doigts avant de l'embrasser doucement sur la joue.

— Je ne suis pas loin, lui assura-t-elle. Et tu peux compter sur moi.

— Je sais...

Gabi avait atteint la porte quand il l'interpella une dernière fois.

— Gab'... Si cette petite dinde américaine demande de mes nouvelles, ne lui en donne aucune. Elle mérite de mariner un peu.

Gabi hocha la tête, incertaine.

— Et ne t'inquiète pas pour moi, chérie.

Elle soupira profondément.

— Trop tard...

Puis elle sortit.

Le médecin de garde, un homme dégarni d'une bonne quarantaine d'années, coincé dans une blouse blanche semblant bien trop grande pour lui, apparut presque aussitôt. Il pénétra seul dans la chambre et prit soin de refermer derrière lui.

— Bonjour, monsieur Legrand. Je suis le docteur Houllier, le chirurgien qui vous a stabilisé à votre arrivée cette nuit. Comment vous sentez-vous ? demanda-t-il en s'emparant de la feuille d'observation accrochée au pied de son lit avant de la consulter.

Stabilisé ? Son cas devait être sacrément sérieux.

— Mieux, depuis l'injection de morphine, avoua-t-il en levant la main pour désigner mollement la poire – la drogue commençait à faire effet.

Le médecin hocha la tête et partit dans un cycle de questions à peu près identiques à celles que lui avait posées l'infirmière. Martin y répondit patiemment, la voix de plus en plus chancelante, puis il regarda le docteur Houllier droit dans les yeux.

— Puis-je voir ma jambe ?

Le praticien conserva son flegme.

— C'est votre droit le plus absolu, mais je vous le déconseille.

— Pour quelle raison ?

Son interlocuteur ne prit pas une seconde pour chercher ses mots, il les connaissait déjà par cœur.

— Pour vous éviter un choc. Votre tibia et votre pied sont extrêmement abîmés. Lors de l'accident, ils se sont retrouvés écrasés puis déchiquetés par la tôle.

Martin retint son souffle.

— Que va-t-il se passer ? Vous avez prévu de m'opérer une nouvelle fois ?



Le médecin le considéra avec une expression indéchiffrable.

— Nous ne pourrons pas sauver votre jambe, monsieur Legrand. Avec votre accord, nous allons devoir vous amputer.



*Trois ans plus tard.*

**M**artin donna un dernier coup de pédale et contrôla l'écran digital de son vélo elliptique. Soixante minutes, 6,8 km et 878 calories.

Il sourit.

Pas mal pour un éclopé.

Il se saisit de la serviette-éponge posée sur le guidon et s'essuya le visage, le cou, puis le torse. Il avait transpiré comme un bœuf. Il regarda sa montre, sortit de la pièce et longea le couloir pour gagner la salle de bains attenante à sa chambre. Il lui restait à peine trente minutes pour se préparer et partir.

Depuis deux ans, avant d'aller bosser, il ne se passait pas un matin sans que Martin ne s'impose une séance intensive de cardio dans une pièce aménagée chez lui. C'était d'ailleurs la raison pour laquelle il n'arrivait jamais au bureau avant 10 heures. S'acharner à se muscler était à peu près tout ce qui était en son pouvoir pour éviter à cette